

Les 20 ans de Régine, CIEL DE BRETAGNE

Un morceau de la vie de Régine qui traîne ses 20 ans sous le ciel du pays bigouden : il n'y a pas de quoi sauter au plafond d'enthousiasme. Et ce pourrait être, sous d'autres cieux, les mêmes mots pour d'autres jeunes Français. Mais, à 20 ans, on ne baisse pas les bras comme ça. Le 12 mars, Régine, qui vote pour la première fois aux élections législatives, va le faire savoir clairement. Elle ne sera pas la seule.

Plonéour-Lanvern, Sud-Finistère. Un bourg en Pays bigouden, vingt kilomètres de Quimper, sept de la mer. Une église, un cimetière, un menhir, une mairie, une école, un cinéma, deux conserveries. Le dimanche, quelques hautes coiffes blanches en dentelle sur d'amples silhouettes noires. Pittoresques cartes postales pour les touristes qui, chaque été, multiplient par trente la population locale. Quand le pays se vide, reste la vraie réalité bretonne : trois fois plus de chômeurs depuis le pouvoir giscardien, le revenu individuel le plus faible de France, un exode endémique vers la capitale. Pour les jeunes, quitter le pays est la seule survie possible. Mais tous ne l'envisagent pas de gaieté de cœur.

Régine a vingt ans. Elle habite une grande maison blanche avec parents, frère, sœur, oncle, grand-mère. La famille a vécu quelques années à Rennes, mais à Rennes, il manquait la mer. « On y pensait tout le temps : ah ! si on pouvait aller faire un tour à Tréguennec. Maintenant, on y est, près de la mer. Mais, ici, qu'y a-t-il ? La mer, juste la mer. Pas grand chose d'autre. »

Pas d'amertume chez Régine. Juste un constat. Aujourd'hui, c'est samedi. Que fait-on à Plonéour-Lanvern un samedi, quand on a vingt ans ? « Tu vois, je suis en train de me faire un dessus de lit au crochet ! Un samedi soir sur deux, je ne fais rien, je reste à la maison. Parfois je me sens un peu « vieille » pour aller dans les bars retrouver les copains. Claire et moi (Claire, c'est ma copine), on préfère aller chez des amis écouter des disques. Mais personne, pour l'instant, n'a un « chez soi ». Alors on se retrouve au café. »

Le ciel

Claire acquiesce. Elle est de ceux qui ont quitté la Bretagne pour aller travailler à Paris, où elle est employée aux PTT. « J'ai raté mon bac. Alors... » Mais elle vient tous les quinze jours au pays. Régine me confie plus tard qu'à l'occasion de son premier week-end à Plonéour Claire avait dit à Régine : « Qu'est-ce qu'on respire, ici ! et puis on voit le ciel. Là-bas, il est souvent gris. »

Elle avait aussi parlé des étoiles, qu'elle n'avait plus l'occasion de voir, et du métro. Evidemment, Paris, c'était mieux pour les sorties : elle allait au cinéma, avait visité tout le Louvre, tout Beaubourg.

Les PTT, c'est peut-être ce qui attendait aussi Régine. Ou les impôts, puisqu'elle prépare un concours administratif. Mais ce qu'elle veut vraiment, c'est être institutrice, instit'. En attendant, elle a décroché un poste de pionne dans un CES de la région. Deux jours entiers de travail, et deux demi-journées par semaine. Au CES, les « gamins », comme les appelle Régine, sont sympas, les pions aussi, certains profs un peu condescendants.

« Cinq pions pour surveiller 800 élèves, c'est ridicule. » « Oui, mais ce n'est pas spécifique à notre bahut, c'est partout pareil. Et tu n'as rien d'autre à offrir aux gamins que la répression. Malgré cela, il existe un contact avec eux drôlement chouette. » Places limitées pour être pion, places limitées pour être institutrice. « Sur 600 filles qui veulent être instit' et se présentent, 60 seulement passeront... Je ne suis pas très optimiste. »

Pourtant, avec un salaire de 2.500 francs (brut) et sa vieille Ami 6 régulièrement en panne, Régine se sent privilégiée. Avec Claire, elle décide de me montrer les endroits où l'on sort ici le samedi. Le bistrot, unique point de ralliement des jeunes du coin, est comme tous les bistrots : comptoir, bouteilles alignées, en face, enfilade de tables ; au - quelques banquettes. Croque - monsieur à 5 francs. Un juke-box qui affectionne le « disco ». Plus loin une salle de jeux, avec baby-foot et flippers. Au mur, des lampes clignotent, interminablement. Quelques posters. Un rendez-vous de jeunes, mais pas seulement. Ça dépend des heures. Seules les ouvrières des conserveries de poisson sont indésirables, à cause de l'odeur qui pourrait incommoder les clients.

le ballon de rouge

Régine et Claire ont pris un café. Au juke-box, Johnny Rivers chante sa version de « Satisfaction ». « Tu vois, le café, c'est ce qu'on prenait quand on ne travaillait pas encore : ce qu'il y avait de moins cher. Maintenant, on a un peu plus d'argent de poche, évidemment. Ici, pour se réunir, c'est pas facile. Pas de M.J.C. Quimper est vide après huit heures du soir. Les lycéens vont au bistrot après les cours, comment faire autrement ? L'accès des classes leur est interdit, les bahuts ne sont pas équipés pour les accueillir. Alors... Au bistrot, tu prends forcément plusieurs verres dans une soirée, un jus d'orange, c'est trois francs dix, un demi de bière c'est deux francs, le ballon de rouge c'est cent balles. C'est peut-être comme ça qu'on meurt de cirrhose... » Régine raconte au passage l'histoire de ce garçon de vingt-quatre ans qu'elle connaissait un peu, mort l'été dernier d'un cirrhose, justement.

Près du comptoir, deux jeunes type éméchés dansent ensemble, le serveur emplis les verres, la machine à calculer ronronne.

« Tu vois cette affiche ? » dit Régine

C'est là où l'on va danser, le samedi soir. Le Penty, à Penmarc'h. Programme continu de strip-tease. Ouvert toute l'année. La semaine, strip-tease pour les marins. Les week-ends réservés aux jeunes qui veulent danser. Ce soir, on ira. »

Je fais remarquer à Régine qu'il est difficile, ici, de parler, la musique hurle. « C'est toujours comme ça », dit-elle. Elle constate que ses copains ne sont pas là, et leur téléphone. Deux garçons arrivent un peu plus tard, on s'embrasse, on décide de se retrouver ici, ce soir, même endroit, pour aller au « Pub » du Guilvinec (elle dit le « Guil' »). Régine m'explique en ouvrant la voiture que le « Pub » est un bistrot un peu folklo, la musique de qualité : « Rien que des bonnes chansons de Brel ou Nougaro, des vieux tubes d'Hallyday. » Devant l'église, la place est tranquille, et aujourd'hui il pleut moins qu'à Paris. Nous traversons Plonéour. Régine fait le guide :

« Conserverie Larzul. Pas le droit de se syndiquer, sinon la direction fait sauter les primes. Conserverie Raphalen. Dans les conserveries, on emploie surtout des femmes. Le cinéma : Louis de Funès toute l'année, ou du karaté. L'année dernière, quand même, « Parfum de femme » j'y suis allée avec ma mère, projection dégueulasse, on était cinq dans la salle avec trois mecs bourrés, on caillait de froid. »

Quand les films passent, ici, ils sont déjà sortis depuis six mois, un an. A Pont-L'Abbé, c'est un peu mieux. Il faut plutôt aller à Quimper.

A vélo

On décide d'aller boire un verre au « Pub ». Le Guilvinec, premier port pour le poisson frais, est à 15 kilomètres. Je dis à Régine que la voiture, ici, est une chose quasiment indispensable. « Avant, j'allais à la fac de Quimper en stop, aller et retour, tous les jours. Il y a bien des cars, mais c'est 16 francs par jour un le matin à huit heures, un autre qui revient le soir à sept. Rien à voir avec mes heures de cours... Je connais un gamin, au CES, qui fait en vélo Lesconil-Pont-l'Abbé et retour tous les jours, par tous les temps. Ses parents n'ont pas assez de fric pour lui payer le car. »

Nous verrons souvent des jeunes faire du stop sur le bas côté de la route, situation courante. Comme l'est celle des vieilles Bigoudènes qui en font aussi, sans complexes, pour aller au marché.

Le « Pub », d'apparence extérieure modeste, n'est pas encore ouvert. Il est plus de 4 heures, pourtant. Les clients piétinent sur le trottoir. Régine se souvient tout à coup que le patron et son serveur font partie d'une équipe de foot, et qu'aujourd'hui, justement, il y a un match. Nous y reviendrons le soir, avec les copains de Régine et Claire. Mais le soir (Régine a quitté son jean pour une petite robe de velours), pas de copains

au café de Plonéour ni au « Pub » du Guil', où nous laissons un message : qu'ils nous rejoignent au Penty de Penmarc'h, où l'on danse. Pour l'instant, nous sommes des femmes sans hommes. Au Penty, nous ne serons pas les seules. Dans la pénombre, appuyées au comptoir, quelques jeunes femmes en groupe, deux ou trois hommes par-ci par-là, des couples de femmes sur la piste. A l'entrée, un type nous a collé un tampon sur le poignet, pour faciliter les allées et venues. Dans une cage de verre, un « disc-jockey » change les disques et commente, des filles dansent mécaniquement, le regard ailleurs. Chacun pour soi. Les flashes lumineux de la piste pulvérisent les pensées. Demain est un autre jour. Les copains ne viendront pas. Sur le chemin du retour, l'Ami 6 est tombée en panne.

Dimanche à la maison. La grand-mère de Régine m'offre du choten : tête de cochon, et du pain doux, c'est la tradition du Mardi-Gras. Clémentine, c'est son nom, cultive son jardin toute seule, elle a une mine superbe, un sourire merveilleux, c'est une Bigoudène sans coiffe, elle l'a abandonnée lorsqu'elle était employée dans une manufacture de tabacs, certainement, dit Régine, parce qu'on se moquait d'elle. Clémentine a lu « Le Cheval d'orgueil de Jakez-Hélias, c'est toute sa jeunesse. Elle est une des quatre cents Bigoudènes qui restent dans ce pays.

Elle parle en breton avec ses copines, l'oncle de Régine, ou toute seule devant la télé, quand quelque chose la surprend ou l'émeut. Il existe en breton vingt-deux expressions pour décrire le seul bruit d'une roue de charrette sur un chemin caillouteux... Je demande à Régine ce qu'elle pense de l'autonomie de la Bretagne. « Tu rigoles ? De quoi on vivrait ? Il faudrait sa carte d'identité pour passer la frontière ? »

Pour les législatives

Régine est déjà allée aux urnes, mais jamais pour des législatives. Elle vote communiste le 12 mars, pour elle, ça fait partie des choses constructives de sa vie, et de l'issue de ce choix elle attend beaucoup : « J'espère vraiment que ça changera les choses, et d'abord ce qui m'intéresse directement : l'Education nationale, parce que si je n'arrive pas aujourd'hui à me caser, c'est bien pour quelque chose, non ? Et puis il faut développer la région. Industriellement. »

Tu n'as pas peur que ça réduise son caractère traditionnel ? « Au contraire ! Il se monterait à côté d'ici une usine de godasses, ça n'est pas ça qui empêcherait les fest-noz ou de parler breton. Le développement de la région permettrait justement aux gens de rester ici. C'est parce qu'ils sont obligés de partir que la Bretagne perd son côté traditionnel. Tu sais qu'il y a une agence Air France à Gourin ? Les gens partent même pour le Canada... »

Dans sa chambre (une affiche de Colette Magny, une « repro » de Chagall), Régine rêve d'aller plus loin que Rennes ou les châteaux de la Loire, qu'elle a un jour visités. S'il faut partir travailler dans une grande

ville, elle ira, du moment qu'elle peut être instit', mais elle préférerait exercer ici. Avec sa famille, elle s'entend bien. Les garçons ? Un sourire discret. Mystères... Le mariage ? Plus tard peut-être. Le féminisme ? Oui, elle a lu des trucs, c'est intéressant, mais ici, le problème ne se pose pas de la même manière. « Tu n'as pas remarqué qui commandait, ici ? Quand les hommes sont en mer, les Bigoudènes s'occupent de tout : maison, fric, bouffe, gosses, impôts. Ici, quand ma mère a une réunion de cellule, mon père fait la vaisselle. Alors... »

Propos recueillis par Candida FOTI

(Huma dimanche 1^{er} mars 1978 avec de superbes photos de Jean-Marie del Moral)